

feuille de salle

Nuits blanches et jours laiteux

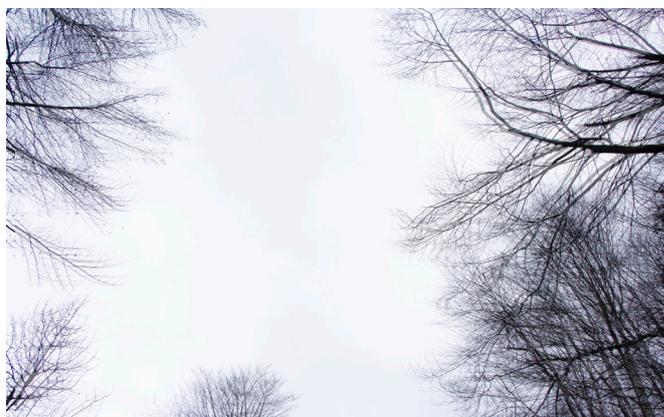
Claire Dantzer

Claire Dantzer développe une pratique pluridisciplinaire alliant installations, sculptures et dessins comme autant de moyens au service d'une investigation des relations entre espace physique et espace mental. Ce qui l'intéresse c'est de capter, fouiller, décortiquer, interroger l'expérience esthétique pour en saisir, comprendre et délimiter sa dimension sensorielle et la dissocier de ses dimensions imaginaires et culturelles. Les dialogues qu'elle instaure entre les signes, les images et les matériaux cherchent à révéler l'impact, physique et psychologique, de la matière sur le corps, qu'il soit physique, intime ou social.

Pour cette exposition essentiellement réalisée in situ, l'artiste s'appuie sur sa perception de l'espace d'exposition qu'elle modifie pour nous en proposer une traversée mêlant claustrophobie, vertige et contemplation. Du bois à la terre, Claire Dantzer explore une forme, la répétant inlassablement, et constitue ainsi un vocabulaire basé sur des éléments architecturaux et sculpturaux aux motifs géométriques inspirés des dièdres des chambres anéchoïques*.

Dans cette installation immersive, apparaît alors un paysage aux reliefs aseptisés, qui perturbe nos perceptions et habitudes de déplacements, où joue en écho une programmation sonore composée de bruits blancs soufflant une pluie de météores sur ce troublant tableau.

* Une chambre anéchoïque est une salle d'expérimentation dont les murs et le plafond absorbent les ondes sonores. Ce qui permet d'y effectuer des mesures précises pour des appareils capteurs ou émetteurs de sons. Comme par exemple pour évaluer la sensibilité d'un microphone, la bande passante d'un haut-parleur ou encore le bruit effectif d'un appareil électrique.



Nuits blanches et jours laiteux, repérages © Claire Dantzer

Rendez-vous

Rencontre

En partenariat avec l'École supérieure d'art et de design des Pyrénées, Pau
Lundi 20 septembre, 18h

Vernissage

mardi 21 septembre, 19h

Visite guidée - 16h

Atelier créatif - 17h

2/10, 23/10, 27/10, 28/10,
03/11, 04/11, 04/12, 22/01

La légende de Pyrène

Claire Dantzer nous avait régales en 2010 avec sa *Pièce montée*, réplique en caramel de l'ancien portail d'entrée du haras de la Ville de Gelos, qu'elle avait installée sur la place de l'école de musique en réponse à l'appel à projet pour la valorisation du patrimoine historique de la ville. Onze ans après, l'invitation faite à investir la petite galerie du BO est une sorte de juste retour à expérimenter le nouvel espace d'exposition, dans des conditions optimisées.

Quand Claire Dantzer vient en repérage en 2018 pour préparer cette nouvelle exposition, elle a en tête le souvenir du Boulevard des Pyrénées et de la vue qu'il offre sur cette chaîne de sommets. Elle parle alors de dièdres, de chambres anéchoïques, de murs d'escalades, de mise en scène et de volumes, de renversement des murs de l'espace d'exposition, de perte de repères, de déséquilibre... Ce n'est qu'en 2020, lors de ses premières résidences de production que l'artiste fait le lien entre son souvenir de la ligne des Pyrénées et son intention pour cette exposition : les dièdres, qu'elle souhaite produire en nombre pour les déployer dans l'espace, sont autant de fragments simplifiés du paysage qui lui permettront de recomposer le relief et la ligne d'horizon qui l'ont tant marquée.

Elle décide alors de partir aux aurores, pour se nourrir de cette atmosphère et de son imaginaire, au plus près des Pyrénées. Elle capte en photographies les lumières de fin de nuit, quand elle blanchit, et du début du jour, quand il est encore dans les brumes du petit matin. Arrive ainsi le titre de l'exposition : *Nuits blanches et jours laiteux*. Évocation de nuits sans fin et de journées aux contours flous, espaces temps proches d'une sorte d'infini, entre lesquels ne s'affirme aucune frontière si bien que nous pouvons passer des unes aux autres sans percevoir aucun contraste ni aucune transition nette. Nuit et jour, blanc et laiteux, évoquent également «le jour blanc» en montagne. Ce moment particulier où l'on ne perçoit plus la limite entre ciel et terre, quand la lumière ne permet plus de faire la différence entre le sol recouvert de neige et la blancheur du ciel. Alors les frontières connues sont abolies, les repères sont perdus... C'est ce trouble que Claire Dantzer cherche à nous faire expérimenter dans son installation.

Le dièdre est le terme employé pour décrire un type de relief montagneux : il s'agit de deux pans de massifs formant un angle rentrant, à la façon d'un livre ouvert. Il désigne également une ligne de rencontre marquant un couloir ou une fissure formant une voie d'escalade. Quand il est acoustique, le dièdre tapisse les chambres sourdes et absorbe les ondes sonores. Ce qui crée un environnement tout à fait déstabilisant puisqu'en l'absence de la perception d'autres sons, nous ne percevons plus que ceux de notre propre corps. Ce qui perturbe très rapidement notre oreille interne et nous déséquilibre totalement. Ces espaces si particuliers et ces objets aux propriétés étonnantes fascinent Claire Dantzer depuis longtemps et ont été l'occasion de longues discussions avec son amie et artiste marseillaise Sylvie Réno avec qui elle a longuement parlé de ce dispositif scientifique et technique.

Aussi, dès lors qu'il est question de dièdres, l'idée du vertige n'est pas loin.

Claire Dantzer rassemble et conjugue ses envies de recherche. Entre sommets et frissons, trouble et surdité, le propos scientifique est détourné par un cortège de dièdres qui nous entraîne vers une dimension poétique et un monde sensible où les frontières sont abolies.



Nuits blanches et jours laiteux, repérages © Claire Dantzer



Nuits blanches et jours laiteux © Claire Dantzer

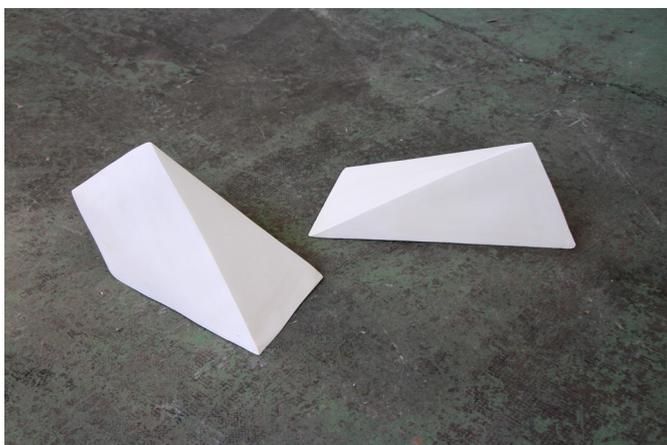


Nuits blanches et jours laiteux, repérages © Claire Dantzer

Nuits blanches et jours laiteux

Ce que la posture verticale a apporté à l'homme, c'est entre autre la possibilité de lever le nez vers le ciel pour regarder les étoiles. Mais si la vue s'est ainsi considérablement développée au fil de l'évolution, c'est au détriment d'autres sens, comme l'odorat et l'ouïe, tous deux associés à l'instinct de survie et à une animalité dès lors réprimée, si ce n'est refoulée.

Si, lors de sa résidence au Bel Ordinaire, Claire Dantzer a décidé de focaliser son attention sur le bruit qu'émettent les étoiles lorsqu'elles chutent plutôt que sur leur tracé lumineux dans le firmament, pourtant oh combien poétique, c'est peut-être justement pour cette raison-là. Pour ranimer une part d'intuition qui sourde en chacun de nous comme un épiphénomène diffus et impalpable. Or, le centre névralgique de son installation, aussi massive et matérielle qu'elle puisse paraître, avec ses parallélépipèdes aux allures de stalactites géantes et ses petits stalagmites isolés mimant une chambre anéchoïque, demeure une sorte de point aveugle. Qui peut se targuer d'avoir déjà entendu une étoile tomber ?



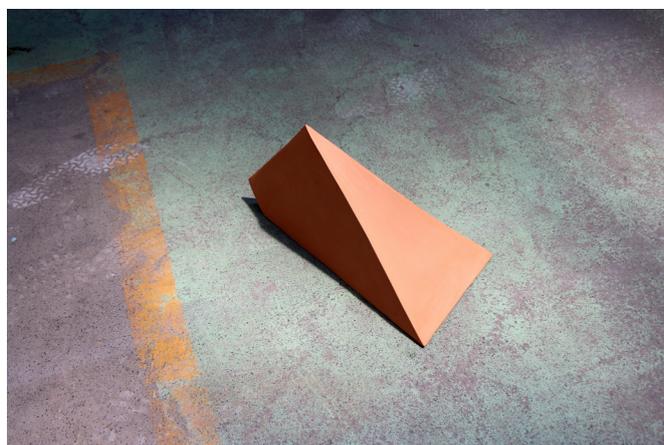
Grès, vue d'atelier © Claire Dantzer

Les mystérieux chuintements provenant des enceintes qui amplifient le signal d'une radio amateur captant la trajectoire d'une astéroïde peuvent en attester : la représentation de cette chute est conceptuellement difficile à avaler.

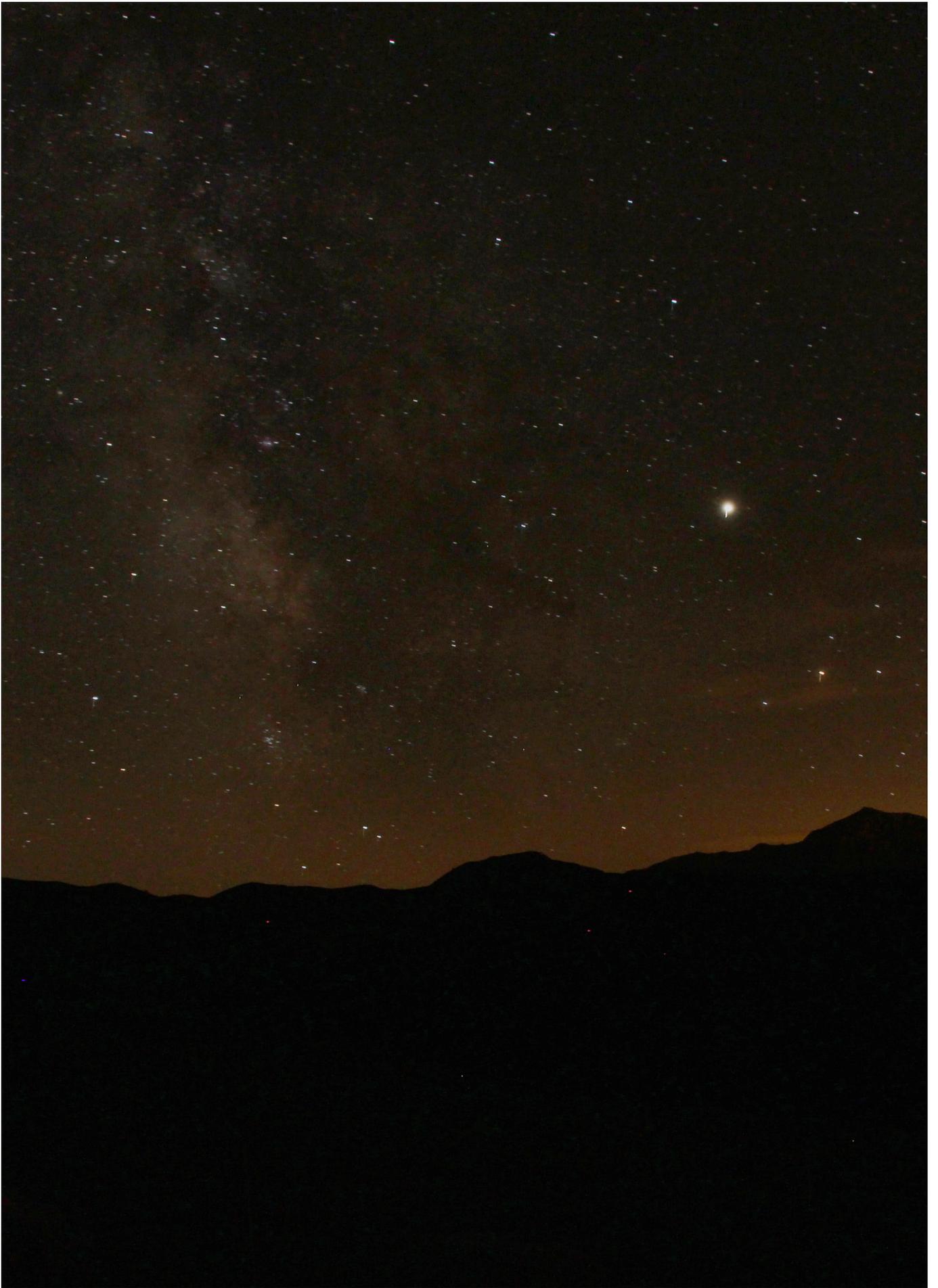
Et pourtant, quelle ardeur, j'oserais même dire quel labeur l'artiste a déployé pour tenter de nous figurer l'irreprésentable. Tailler, mouler, poncer, re-poncer, puis peindre des formes qui évoquent une géologie blanche et crayeuse, avec ses mouvements souterrains brusques et ses saillies semble avoir été une routine forcée, quasi une discipline que s'est donnée l'artiste. Ce vocabulaire d'angles droits et d'arêtes tranchantes hérité des minimalistes nous rappellent la violence avec laquelle l'homme s'est érigé en maître pour proclamer sa domination sur les autres espèces. La capacité de ces modules à se hisser, voire à se hérissier comme le ferait un animal attaqué nous ramène à cette position initiale du corps, dressé dans l'espace, qui est aussi celui du spectateur. Sans parler de l'antenne, elle aussi invisible, mais bel et bien plantée sur le toit du centre d'art en guise de totem intergalactique.

Je ne saurais dire ce qui dans ce travail m'émeut le plus. Peut-être est-ce cette faculté du vivant - car nous sommes aussi constitués de nanoparticules provenant de la voie lactée - à se rappeler à nous coûte que coûte, malgré que nous fassions si souvent la sourde oreille. J'avoue avoir été assez séduite à l'idée que les sculptures qui habitent momentanément l'espace d'exposition aient vocation à devenir des cabanes à oiseaux, disséminées dans la nature. L'humilité que revêt cette proposition artistique m'enchanté presque autant que la promesse d'un jour ouïr le chant des étoiles filantes.

Septembre Tiberghien



Faïence, vue d'atelier © Claire Dantzer



Une nuit sans lune, 2019 © Claire Dantzer

Le son des étoiles

Sur le toit du BO, une antenne.

Dans la salle, au milieu des dièdres, un bruit blanc : celui des étoiles filantes.

La création sonore qui se déploie dans l'espace d'exposition utilise les procédés techniques de la radioastronomie qui nous permet, par figuration, d'écouter le son du ciel. On entend ici, en direct ou en différé, les perturbations radiophoniques créées par l'entrée de météores dans l'atmosphère. Les étoiles filantes laissent dans l'atmosphère des traînées de gaz ionisés. Nous connaissons tous l'image de ces fameuses traînées brillantes, nous en connaissons moins le son, parce que son éloignement le rend le plus souvent inaudible. Mais la radioastronomie nous permet de nous rapprocher de ce son quand les traînées de gaz ionisées se réfléchissent sur les ondes radio de stations VHF.

La procédure consiste à régler le récepteur sur une fréquence non utilisée localement mais utilisée par un émetteur puissant situé à plusieurs centaines ou milliers de kilomètres. Ici, l'antenne est dirigé vers l'émetteur GRAVES, situé à Dijon. Quand une étoile strie le ciel, la surface d'air qu'elle ionise réfléchit les ondes émises par l'émetteur, comme un miroir à ondes. Le phénomène peut durer d'une demi-seconde à plusieurs minutes.

Claire Dantzer a été conseillée par Franck Tyrlik, radioastronome amateur, pour cette recherche et mise en application. Elle a fait appel à Charles Bascou pour la mise en place et la conceptualisation spatiale du procédé sonore.

Charles Bascou est réalisateur en informatique musicale, compositeur et chercheur, installé à Marseille depuis 2004. Du fruit de ses diverses collaborations, ses intérêts se sont articulés autour de deux axes : la gestualité et les systèmes aléatoires. Ce travail sur le geste existe au travers de réalisations et lutheries, avec ErikM, Natacha Muslera, Pascale Criton, mais aussi sous la forme de recherches académiques. Il s'intéresse particulièrement aux systèmes aléatoires et mathématiques pour la musique avec Sébastien Roux, Carol Robinson et Alessandro Bosetti. D'autres collaborations ont marqué son parcours : Tristan Murail, Reinhold Friedl et Francesca Verunelli.

Il mène un travail plus personnel, dans le champ des musiques expérimentales et électroacoustiques. Il pratique le synthétiseur et la clarinette, joue avec des systématismes qui mettent en rapport des échelles d'énergies et d'écoutes contradictoires. Le matériau est principalement issu de synthèse et de systèmes de captation sonore expérimentaux. Dernièrement il aborde la synthèse modulaire d'un point de vue instrumental, entre geste et live coding analogique.



Antenne Yagi, recherche © Rémi Voche

Pourquoi la sculpture ne serait-elle pas l'événement ?

Claire Dantzer est née en 1983 à Marseille. Elle obtient son DNSEP à l'École Supérieure d'Arts de Toulon en 2006, date à partir de laquelle elle s'installe à Marseille et participe à diverses expositions et programmes de résidences en France et à l'étranger.

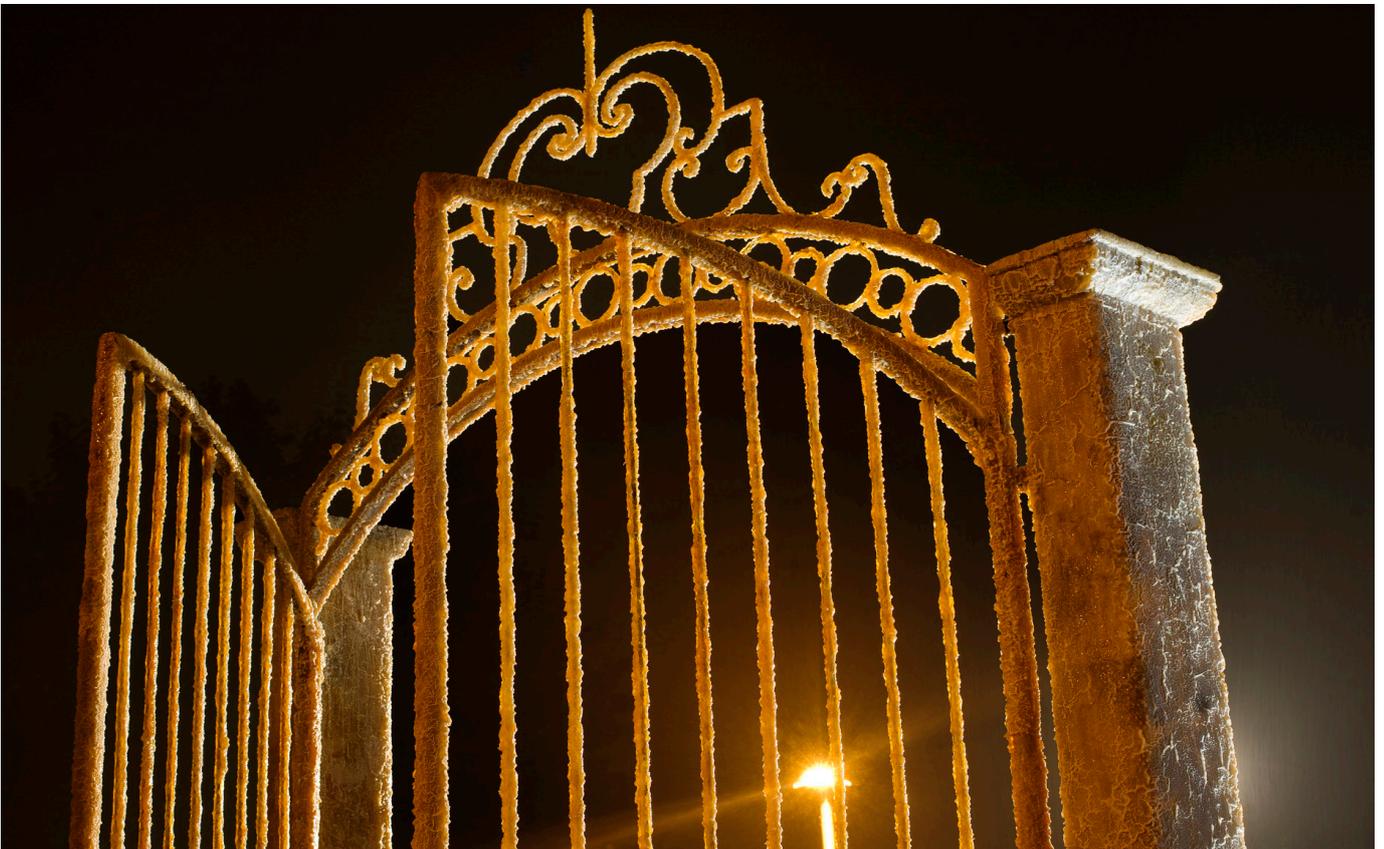
Les œuvres pluridisciplinaires – qui mettent en avant la matière, le corps ou encore la nourriture - qu'elle produit depuis 15 ans lui permettent de mener une réflexion sur l'ambivalence du monde et de ses représentations. L'ensemble de sa production cherche à nous révéler des endroits où les certitudes s'effritent et où nous nous retrouvons face à l'indécision.

Au début de son parcours artistique, Claire Dantzer travaille avec les mots, les récits et leurs constructions. Elle cherche des protocoles pour construire des récits. C'est ainsi qu'elle produit, pendant sa formation initiale : *Les crackings sont glaisés*, 2001 et *Espace d'exposition*, 2005. La seconde pièce est une vidéo-récit construite à partir de conversations enregistrées lors du montage d'une exposition collective. La matière sonore ainsi collectée lui fournit une sorte de matériau brut où se mêlent sur le même plan des échanges sur les projets en cours, les préoccupations de chacun,

et des réflexions banales plus ou moins opportunes. Retranscrits et lus d'une seule voix, les mots de chacun se réorganisent alors dans un nouveau récit décousu, oscillant entre absurdité et réflexion critique sur la pratique de l'artiste.

Souvent, Claire Dantzer travaille sur l'ambivalence des sentiments, sur le basculement du désir au dégoût, sur la porosité qui lie répulsion et envie. C'est pourquoi, elle installe son œuvre à l'endroit où les contraires se rejoignent et où le doute s'immisce. Elle s'attache à choisir ses sujets pour leur capacité à susciter dans l'instant une réaction assez vive ou qui du moins ne nous laisse pas tranquille. Elle n'a de cesse de nous prendre à partie, de nous bousculer, de nous inviter à interroger nos points d'équilibre et de déséquilibre. Que ce soit à travers :

la gourmandise : l'envie de se goinfrer jusqu'à n'en plus pouvoir d'un mur de chocolat avec *Sans titre*, 2009 ; *Monochrome*, 2015 ; *Sévisses et Versa*, 2017 ou d'un gâteau de plus de 400 kg avec *Minimal cupcake*, 2011 ;
la curiosité : l'envie de scruter le visage de ces hommes qui ont dévoré d'autres hommes, d'y chercher sans trouver ce qu'ils ont précisément d'inhumain avec *Pour mieux te manger mon enfant*, 2007 ;



Pièce montée, 2010 © Claire Dantzer

la compassion, l'écœurement, la violence : l'envie de sauver cette fille en lingerie et oreilles de lapin qui n'en finit pas de tomber dans un gâteau à la crème avec *Pas de bras, pas de chocolat*, 2008.

Le travail de Claire Dantzer joue de l'après-coup. Avec des formes directes et incitatrices, il se consomme dans la seconde, puis impose, souvent trop tard, une sorte de retour à la raison. À travers des pièces élégantes qui n'ont d'innocence que l'apparence, elle joue de l'excès et interroge notre capacité à résister à l'immédiateté de nos pulsions.

Lors de ses résidences de création, elle s'intéresse particulièrement à prendre possession de lieux inhabituels et de leurs histoires, elle dresse les cartographies fantasmagiques des lieux dans lesquels ses œuvres naissent et souvent meurent aussi. C'est ainsi qu'elle installe en 2011, *Contretemps* dans la cour intérieure de l'hôtel d'Assezat à Toulouse. L'artiste s'attelle à mouler le sol en sucre aux mesures du carré de ciel la surplombant. Apparaît alors une œuvre nourrie des histoires hantant le lieu et craquelant sous nos pieds à la manière de plaques de glace.

En Slovénie, avec Otoprod, dans la friche culturelle de Pékarna, squat flanqué dans les ruines de l'ancienne fabrique de pain de l'armée yougoslave, l'artiste expose *Consomatum est*, 2008. Tout est consommé. La dernière parole du Christ sur la croix donne son titre à cette installation composée de bouteilles d'alcool formant une rosace : écho visuel aux chants sacrés infiltrant les murs qui entourent un sol jonché de cadavres, comme une liturgie punk illuminée. En 2010, quand elle reproduit en caramel au centre de la ville de Gelos le portail de son haras, orgueil de la cité, *Pièce montée* s'érige comme une sorte d'anti-monument voué à disparaître.

En 2013, en Slovaquie, dans une ancienne synagogue abandonnée, elle installe *Living Room*. Des prismes de verre rendent perceptible la présence habituellement invisible du spectre lumineux sous la forme d'un arc-en-ciel. Plus récemment, elle présente à Nice au 109 pour l'exposition *Effet Domino* en octobre 2020, un toit entier effondré : *The waves, tutoyer les sommets*. Ou encore *Mille cent neuf mètres* : une intervention performative, en collaboration avec Pierre Lambert, qui s'attache à matérialiser et éprouver la profondeur du puits d'une mine de charbon à Gardanne.

Conjuguant les gestes et techniques de la sculpture et ceux de l'installation, sa pratique participe d'une approche contemporaine de la sculpture qui, affranchie de la notion traditionnelle ou moderniste de médium, intègre également le dessin, la vidéo et la performance. S'il arrive que Claire Dantzer donne à ses sculptures des formes symboliques explicites, à l'exemple de ses *Cadavres exquis*, 2010 - vanités en isomalt composées de crânes et d'os translucides aux couleurs acidulées - ses œuvres récentes privilégient un vocabulaire épuré de formes minimales et abstraites.



Portrait, vue d'atelier 2019 © Pierre Lambert

Merci

Je tiens à remercier tout naturellement et particulièrement l'équipe du Bel Ordinaire, pour son accompagnement et ses sourires. Florence de Mecquenem pour sa confiance, son appui et toutes ces tartines de pralinés. Un spécial Big up à Romuald et Adrien, pour leur savoir-faire et leurs mains de titans. Ainsi que Guillaume pour son assistance, Claire Oyallon pour sa précieuse et fidèle aide, Didier Courtade pour sa ténacité, Benjamin et toute l'équipe de la Maison des éditions pour leur bonne humeur.

Et aussi Margot, Soulyne et Camille de m'avoir aidée à poncer, reponcer et reponcer.

Un grand merci à Charles Bascou de m'accompagner encore une fois dans ces histoires rocambolesques et me prêter son oreille attentive.

Septembre Tiberghien pour ce très beau texte.

8 Pillards et Aplomb pour m'avoir si généreusement accueillie et accompagnée dans ce projet de céramiques, et tout spécialement Héloïse Touraille pour toute sa transmission et sa gentillesse.

Zoé Le Doux, ma super stagiaire, assistante aux doigts de fées.

Jérémy Lafond et Philippe Turc pour leur concours;

Pierre Laurent Cassière et Patrick Sanchez pour cette incroyable visite des chambres sourdes du LMA de Marseille.

Franck Tyrlik pour ses riches conseils.

Remy Voche pour son œil bienveillant.

Merci à la grande Sylvie Reno pour nos discussions enflammées !

Et Diane Guyot de Saint-Michel, Fouad Bouchoucha, Frédéric Carayon, Audrey Pellicia, Nicolas Pincemin, Frédéric Clavère, Magalie Delrieu, Jean-Marc Montagne, Maud Chavaillon pour leur soutien sans faille, leur amour et leur énergie !

Corinne Mignano toujours ! Audrey Dantzer qui n'est jamais loin (bisous Monique et Riquet !).

Et un clin d'œil à toute ces belles rencontres de résidence : Sophie Cure, Clémentine Fort, Marie Longhi, la compagnie La machine, Jean-Jacques Gay, Sophie Lapalu, Maxime Voidy, Anaïs Marion, Juliette Le Monnyer, Sterenn Lanco, Leah Desmousseaux, Cécile Babiolo, Camille Beauplan, Julie Bassinot, Léon Lachamp, Océan Delbès, Henri Guette.

Et tellement d'autres encore.